

LES DEUX ÉPÉES EN GUERRE : GILLETTE CONTRE WILKINSON

Mon père n’avait que cinq ans.

La famille vivait dans un village de montagne qui dominait la plaine. Depuis les maisons de pierre, le monde paraissait lointain, et pourtant chaque événement finissait par gravir la montagne.

Ils avaient acheté une chèvre à un homme du syndicat. La bête avait autrefois rapporté de l’argent, mais son propriétaire avait décidé de la vendre.

Chaque matin, ma grand-mère essayait de la traire.

Il n’y en avait jamais assez.

Mon père réclamait son petit déjeuner, comme tous les enfants. Alors une tasse apparaissait sur la table : du pain rassis, un peu de lait de chèvre, et de l’eau de la montagne ajoutée pour le faire durer un jour de plus.

C’était la guerre avant que personne ne l’appelle la guerre.

À l’aube, il faisait quelques pas depuis la maison jusqu’à une petite place et levait les yeux vers le ciel.

De là, il observait le conflit comme si c’était un jeu.

Des avions traversaient l’horizon. Les sirènes montaient de la plaine. Les bombes tombaient sur les aérodromes et les installations militaires. Les adultes parlaient à voix basse, mais les enfants regardaient en l’air.

La Seconde Guerre mondiale avait commencé.

Elle concernait tout le monde.

Pourtant, deux événements, séparés par des milliers de kilomètres, allaient finir par se rejoindre dans une lame de rasoir.

Les Allemands répondirent aux attaques britanniques en bombardant Londres et d’autres grandes villes. Les usines ralentirent leur production. Les approvisionnements se firent rares. Même les célèbres lames Wilkinson Sword commencèrent à disparaître des rayons.

Au même moment, les forces britanniques combattaient en Afrique.

Elles y firent des milliers de prisonniers.

Une armée peut tolérer la faim.

Une armée peut tolérer la chaleur.

Ce qu'elle ne peut pas tolérer, c'est la maladie.

Le premier rituel imposé à bien des prisonniers ne fut ni un discours, ni un défilé, ni même un vaccin.

Ce fut un rasage.

Un visage net, c'était moins de parasites, moins d'infections et davantage de contrôle.

Les premiers mois, tout le monde cherchait les Épées.

Les Épées n'étaient pas là.

Londres ne pouvait pas en fournir assez.

Alors l'Amérique entra en scène.

Des navires traversèrent les océans, chargés de vivres, de carburant, de matériel et, parmi mille autres choses, de lames de rasoir.

Dans les camps de prisonniers, une transformation subtile s'opéra.

Les hommes cessèrent de demander les Épées.

Ils se mirent à demander une Gillette.

De même que la Première Guerre mondiale avait contribué à rendre Wilkinson Sword célèbre, la Seconde Guerre mondiale contribua à faire de Gillette un nom commun.

Une marque était devenue un langage.

Des années plus tard, quand prisonniers, soldats et travailleurs rentrèrent chez eux, en Italie, en France, en Égypte, en Grèce ou partout où le destin les avait menés, ils entrèrent dans la boutique la plus proche et ne demandèrent pas une lame de rasoir.

Ils dirent :

« Donnez-moi une Gillette. »

C'était la bataille qui comptait.

Et les Deux Épées la perdirent.

Ferdinando